HAL
open science

Tous sauveteurs : éléments sur la place du sauvetage en mer dans l'économie morale de la France moderne (XIXe-XXe siècles)

Frédéric Caille

▶ **To cite this version:**

Frédéric Caille. Tous sauveteurs : éléments sur la place du sauvetage en mer dans l'économie morale de la France moderne (XIXe-XXe siècles). Kocher-Marboeuf, Éric; Péret, Jacques; Sauzeau, Thierry. Histoire du du sauvetage et de la sécurité en mer : du phare d'Alexandrie au satellite, Les Indes Savantes, pp.25-40, 2018, Coll. Maritimes, 978-2-84654-490-0. halshs-03211659

HAL Id: halshs-03211659

https://shs.hal.science/halshs-03211659

Submitted on 28 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Frédéric Caille, « Tous sauveteurs. Eléments sur la place du sauvetage en mer dans l'économie morale de la France moderne (XIXe-XXe siècles) », dans E. Kocher-Marboeuf, J. Péret, T. Sauzeau (dir.), *Histoire du sauvetage et de la sécurité en mer. Du phare d'Alexandrie au satellite*, Paris, Les Indes Savantes, 2018, pp. 25-40.
(Actes du colloque de Royan 2011)

Tous sauveteurs

Eléments sur la place du sauvetage en mer dans l'économie morale de la France moderne (XIXe-XXe siècles)

Comme le relevait récemment l'historien Carlo Ginzburg, toute tentative de compréhension historique est une forme de traduction, un « décodage » qui demande de resituer la réalité étudiée dans trois grands ordres au moins de phénomènes : les rapports sociaux qui ont participé à sa production, les usages dont elle a été l'objet, le public effectif ou espéré auquel elle s'est adressée. « Ce n'est que de cette manière que l'on pourra traduire (…), c'est-à-dire interpréter dans une autre langue : celle de l'observateur[1] », écrit Carlo Ginzburg.

L'histoire des pratiques de sauvetage maritime, le présent ouvrage permet de le vérifier, n'est pas sans réclamer elle-aussi de notre part divers efforts de « traduction » et de contextualisation : une contextualisation « matérielle » bien entendu, par la reconstitution des techniques de secours et des modes d'organisation des hommes, mais également une contextualisation « éthique », ou « morale », c'est-à-dire une « traduction » des catégories tant émotives que politiques au travers desquelles se sont trouvées posées et interprétées les questions de nécessité et de forme de l'assistance collective aux noyés et naufragés. En des termes plus synthétiques, au regard historique, se posent donc en parallèle aux questions du « Comment ? », que durent résoudre les pionniers de l'assistance aux personnes en mer, les interrogations sur le « Par qui ? », le « Pour/quoi ? », au travers desquelles put s'engager une œuvre de mobilisation collective qui apparaît rétrospectivement, et à maints égards, comme profondément inédite.

[1] GINSBURG C., « Lectures de Mauss », *Annales HSS*, n°6, novembre-décembre 2010, p. 1303-1320.

Certes, il ne faut jamais l'oublier, la mer des premiers promoteurs du sauvetage est une grande faucheuse d'hommes, et la mort maritime frappe d'abord par son ampleur, la condition de marin restant jusqu'au début du XXe siècle en tête du nombre de décès professionnels toutes catégories confondues (y compris les accidents de mine), avec un taux de mortalité se situant à plus de 300 pour 100.000 (3/1000)[2]. Pour autant, l'importance quantitative des malheurs de la mer ne saurait justifier de limiter l'histoire du sauvetage maritime à celle du littoral et des initiatives qui s'y développent à compter du XVIIIe siècle en vue de la préservation contre la mer et ses dangers spécifiques. Ce n'est, en effet, qu'au terme d'une série de « médiations », notamment imaginaires et mentales, ou si l'on préfère, en participant d'une histoire plus vaste qui débute dans les décennies prérévolutionnaires, que la question de l'assistance maritime parviendra réellement à s'imposer comme « problème », tant aux yeux de l'opinion et des philanthropes qu'à ceux des autorités publiques et des communautés littorales. Une série d'innovations s'engagent qui vont renouveler profondément en France, sur un peu plus d'un siècle, aussi bien les contours individuels et collectifs de ce qui pouvait apparaître comme « tolérable » dans la survenue des drames et des périls, que la manière dont il apparaissait possible de penser d'un point de vue philosophique, politique ou pédagogique, la question du fondement des dispositions à l'altruisme et à la contribution au bien commun.

C'est sur cet aspect que de manière synthétique nous voudrions revenir ici, en soulignant la place symbolique du sauvetage maritime et de la figure sociale du « sauveteur en mer » dans les enjeux qui, notamment par la valorisation du secours courageux et la création associative, transforment en France, des années 1770 au début du XXe siècle, la portée civique, morale et politique des comportements de « sauvetage ». « Sauvetage » : un néologisme, notons-le immédiatement, qui n'apparaît d'ailleurs qu'en 1773 dans un *Manuel des marins* en sus des « sauvement, salvage, salvatage » qu'en 1848 encore le *Dictionnaire de la marine à voile* lui considère comme équivalents, mais qui, dès cette époque, tend désormais distinctement à désigner l'action de sauver une personne quel que soit le lieu ou le

[2] Les administrations de la Marine et des Douanes comptent ainsi chacune encore plus de 1000 naufrages et près de 900 noyés lors des travaux préparatoires à la création de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés, pour la seule année 1860. CAILLE F., *La Figure du Sauveteur. Naissance du citoyen secoureur en France 1780-1914*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 207 ; CHESNAIS J-C., *Les morts violentes en France depuis 1826 ; comparaisons internationales*, INED, Travaux et Documents n°75, Paris, PUF, 1976.

moment. On ne parle également pas de « sauveteur(s) », au singulier comme au pluriel, avant 1816, et c'est à nouveau en un sens générique rassemblant marins, sapeurs-pompiers, et simples citoyens défiant l'eau, le feu, l'éboulement ou l'animal furieux, que le terme s'impose[3]. La lexicographie n'est pas, on l'aura déjà compris, lorsque l'on s'efforce de comprendre la nouvelle matrice de sensibilités et de valeurs qui supporte la mobilisation humaine et matérielle en faveur des premières stations de sauvetage, un simple exercice d'érudition. Si les comportements de secours existent, bien entendu, avant l'apparition de dénominations particulières, il n'empêche, et les sauveteurs en mer vont y tenir une place symbolique de premier plan, que le remaniement du vocabulaire marque bien l'entrée dans une « économie morale » spécifique, c'est-à-dire un nouveau régime émotionnel, pratique et normatif à l'égard de l'assistance aux personnes en péril[4].

Nous nous limiterons d'abord aux grands traits de cette économie morale nouvelle et à la manière dont y participent les sauveteurs en mer, avant de nous attacher à la notion de « dévouement » et aux éléments permettant aujourd'hui de la « traduire », et de comprendre ainsi l'importance du sauvetage maritime dans l'apparition des sentiments et des actions « humanitaires » modernes.

Drames de la mer, compassion et héroïsme moderne

Bien qu'elle dépasse de beaucoup le seul cadre du sauvetage en mer, l'économie morale de l'humanitarisme moderne installe d'abord, comme l'a notamment montré Luc Boltanski, une forme de « spectacle de la souffrance à

---

[3] Sur le détail de cette démonstration : CAILLE F., *op. cit.*, p. 13-14. Nous limiterons les renvois à ce travail qui sous-tend les hypothèses ici avancées et que complètent des travaux récents. Voir notamment : CHAUVAUD F. (dir.), *Corps submergés, corps engloutis. Une histoire de la noyade de l'Antiquité à nos jours*, Paris, CREAPHIS éditions, 2007 ; COINDET S., « Les naufrages sur l'île de Sein au XVIIIe siècle : une lente évolution vers le sauvetage ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 113, n°1, 2006, p. 87-103 ; et sur les écritures de « l'exemplarité » et leurs conséquences : GIAVARINI L. (dir.), « Etranges exemplarités », GIAVARINI L. (dir.), *Construire l'exemplarité. Pratiques littéraires et discours historiens (XVIe – XVIIIe siècles)*, Dijon, éditions Universitaires de Dijon, 2008, p. 7-25 ; DAVID J., « Une 'réalité à mi-hauteur'. Exemplarités littéraires et généralisations savantes au XIXe siècle », et CARNEVALI B., « Mimesis littéraire et connaissance morale. La tradition de l' 'éthopée' », *Annales HSS*, n°2, mars-avril 2010, p. 263-322.

[4] Pour paraphraser l'anthropologue et sociologue Didier Fassin qui propose de définir une « économie morale » comme « la production, la répartition, la circulation et l'utilisation des sentiments moraux, des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social ». FASSIN D., « Les économies morales revisitées », *Annales HSS*, n°6, Novembre-décembre 2009, p. 1257.

distance[5] », duquel participent des médias et des publics de plus en plus diversifiés, une « perception émotive » nouvelle, pour ainsi dire, que portent de nouvelles espèces de littérateurs. Dans le cas du sauvetage maritime, lorsque l'on s'intéresse aux supports imprimés qui purent contribuer à une sensibilisation nouvelle du public face aux drames maritimes, on ne peut que constater, puisque dès l'origine du genre des actes de mer y figurent, la précocité temporelle, et surtout l'importance constante, des recueils d'éducation civique et morale, dont le prototype fixé en 1783 par Laurent-Pierre Béranger est celui des « Morales en action »[6].

Du point de vue matériel, les « Morales en action » se présentent comme des recueils de brefs chapitres consacrés à des actes de courage, de dévouement, de générosité remarquables. Les époques peuvent s'y côtoyer librement, même si se renforce dès le siècle de la Raison, mais surtout quelques décennies plus tard sous celui du positivisme, le souci d'exemples véridiques et contemporains[7]. L'évolution n'est certes pas encore totalement achevée en 1783 chez Laurent-Pierre Béranger, dont le plus explicite cas de sauvetage en mer évoqué se rapporte au roi d'Espagne Alphonse V d'Aragon, mais l'on trouve déjà, dans le bref paragraphe qu'il y consacre, certains des éléments essentiels du nouveau regard qui s'invente sur les fortunes de mer :

« Une violente tempête qu'il essuya sur la mer le força d'entrer dans une île. S'y étant mis à l'abri il aperçut une de ses galères sur le point d'être engloutie dans les flots avec l'équipage et les troupes qui s y trouvaient. Ce spectacle excita sa compassion et sur le champ il ordonna qu'on allât secourir ces malheureux. Alors ses gens effrayés du danger lui représentèrent qu'il valait mieux laisser perdre un vaisseau que d'aller exposer tous les autres à un naufrage. Alfonse n'écouta point cet avis. Sans délibérer il monte sur l'amiral et part aussitôt pour leur porter un prompt secours. Les autres voyant que le roi s'exposait avec tant de résolution s'animent à cet exemple et chacun s'empresse de le suivre. L'entreprise enfin lui réussit, mais il courut risque de se perdre tant elle était périlleuse. Alfonse

---

[5] BOLTANSKI L., *La souffrance à distance (morale humanitaire, médias et politique)*, Paris, Editions Métailié, 1993.

[6] Nous utilisons ici l'édition suivante (disponible en ligne) : BERANGER L.-P. et GUIBAUD E., *La morale en action ou élite des faits mémorables et d'anecdotes instructives propre à faire aimer la sagesse, à former le cœur des jeunes gens par l'exemple de toutes les vertus, et à orner leur esprit des souvenirs de l'histoire (ouvrage utile aux élèves des lycées, des collèges et maisons d'éducation de l'un et l'autre sexe)*, Clermont-Ferrand, Pelisson, 1821 (1ère édition 1783).

[7] L'inflexion est explicite (avec la mention en avant-propos du *Moniteur officiel* et des *Annales maritimes et coloniales* comme sources) dans l'opus qui « modernise » le genre au XIXe siècle, régulièrement réédité lui-aussi : GERANDO (DE) J. M. et DELESSERT B., *La Morale en Action ou les Bons Exemples*, Paris, Kugelmann, 1842.

dit après cette action : j'aurais préféré d'être enseveli dans la mer avec toute ma flotte plutôt que de voir périr sous mes yeux des misérables sans leur prêter la main pour les secourir[8]. »

La compassion est affaire de cœur, et ce n'est pas du raisonnement qu'on tire la force d'âme nécessaire à l'action. Le roi-sauveteur ne « délibère » pas, il ne pèse pas l'engagement des vies à risquer pour en sauver d'autres et, *in fine*, c'est par le pur sacrifice lui-même qu'il revendique son humanité, le sens d'une vie véritablement humaine, qui défie la mort et dépasse en faveur d'autrui « l'instinct animal de survie[9] ». Il y a déjà en somme chez Béranger, comme en condensé, toute l'association des sentiments et des normes morales qui vont véritablement trouver un « corps », comme le demandait déjà quelques années plus tôt Jean-Jacques Rousseau, au travers de ceux des sauveteurs en mer. Car Laurent-Pierre Béranger est un lecteur de Rousseau (il préfacera ainsi son dernier ouvrage en s'adressant « à son élève Emile[10] »), et c'est aussi en écho à celui-ci, sans doute, qu'il faut comprendre le dispositif des « Morales en action », non plus désormais de simples historiettes édifiantes à l'image des *exempla* du Moyen-âge, mais le cœur même d'une véritable éducation morale de la jeunesse, et bientôt, pour certains, de l'élévation civique d'une nation toute entière. Rousseau l'écrit dès 1762 dans ce qui deviendra le bréviaire de nombreuses générations d'éducateurs :

« Une des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étaient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours faible et l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les âmes fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir. (…) Ne raisonnez jamais sèchement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps si vous voulez la rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre[11]. »

---

[8] BERANGER L.-P. et GUIBAUD E., *op. cit.*, p. 398-399.

[9] Sur ce point voir les intéressantes remarques de : DESMONS E., « Le *pro patria mori* et le mystère de l'héroïsme », *Quaderni*, n°62, Hiver 2006-2007, p. 27-34.

[10] BERANGER, *Le peuple instruit par ses propres vertus ou cours complet d'instructions et d'anecdotes recueillies dans nos meilleurs auteurs*, Paris, 1787.

[11] ROUSSEAU J-J., Emile ou de l'éducation, Paris, Gallimard, œuvres complètes tome IV, 1969, p. 645 et 648.

L'admiration des formes de courage volontaire et d'engagement de soi, la reconnaissance de la grandeur éthique du dévouement à autrui, ces deux principes cardinaux de l'exemplarité sur laquelle se fondent les « Morales en action », et toutes les formes dérivées au siècle suivant « d'Annales de la vertu », de récits de faits de dévouement, qu'ils s'agissent d'ouvrages scolaires, de recueils annuels de prix « d'Encouragement au bien » comme on les appellera ensuite, parfois même de périodiques spécialisés, trouveront effectivement dans le sauvetage en mer une illustration incarnée de premier ordre[12].

Il faut dire que la réalité de l'événement de mer y prédispose, qu'elle livre par sa nature même certaines de ces images qui « parlent au cœur » qu'appelle de ses vœux Rousseau, à commencer bien entendu par le naufrage, cette dramaturgie de la détresse qui, écrit Alain Corbin, « vers le milieu du XVIIIe siècle, (...) devient, après le tremblement de terre, la plus prégnante des figures de la catastrophe, dont l'évocation se doit d'émouvoir l'âme sensible[13]». En 1781, peu avant Béranger, Jean Louis Hubert Simon Deperthes fait d'ailleurs paraître en trois volumes son *Histoire des naufrages ou recueil des relations les plus intéressantes des naufrages hivernements délaissements incendies famines et autres événements funestes sur mer qui ont été publiées depuis le quinzième siècle jusqu'à présent*, un ouvrage complété et constamment réédité lui-aussi au siècle suivant, qui vient en contrepoint des représentations picturales de la catastrophe maritime pour laquelle le goût du public s'est affirmé en raison de l'intensité pathétique qu'elle dégage (dès 1746 par exemple avec les tableaux d'Horace Vernet), et dont la préface reprend de près l'ambition du dispositif des morales en action :

> « Des larmes d'attendrissement ! Quelle récompense plus flatteuse ! Puissions-nous l'obtenir de nos Lecteurs ! Puissions-nous apprendre qu'un seul être insensible se soit déterminé après la lecture de ce Recueil à augmenter le nombre des hommes vertueux et bienfaisants, ces heureux débiteurs de l'humanité souffrante ![14] »

---

[12] Pour un aperçu de la multiplicité de ces formes : CAILLE F., *op. cit.*, p. 91 et ss.

[13] CORBIN A., *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 1990, p. 265.

[14] DEPERTHES J-L-H-S. *Histoire des naufrages ou recueil des relations les plus intéressantes des naufrages hivernements délaissements incendies famines et autres événements funestes sur mer qui ont été publiées depuis le quinzième siècle jusqu'à présent,* Paris, Cuchet, An III (1ère édition 1781), tome 1, p. xv-xvi. Sur son importance : BROSSE M., « Littérature marginale : les histoires des naufrages », *Romantisme*, n°4, 1972, p. 112-120.

Béranger ou Deperthes, ces ouvrages ne sont peut-être encore, à leur première parution, que le support d'émoi des minces franges privilégiées de la société. Mais avec la démocratisation des conditions, le recul de l'analphabétisme[15], les écoles mutuelles qui se développent fortement dans les campagnes françaises dès les années 1840, les imprimés occasionnels et almanachs des colporteurs, les lectures collectives et leurs reprises orales, et bientôt les romans et la presse populaire[16], les sauveteurs en mer et leurs combats contre les éléments pénètrent les imaginaires tant des écoliers que d'une foule de simples gens vivant bien loin des côtes. Echo tardif mais très significatif de cette popularité croissante, outre la foule qui se presse chaque année à son assemblée générale, un siècle plus tard, en 1907, la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés est de la sorte encore l'institution charitable qui recueille en France le plus de dons privés chaque année, soit près de deux millions de francs de dons et legs de 1901 à 1907, plus du double de la somme récoltée par les trois sociétés de la Croix Rouge Française[17]. Cette générosité, associée aux valeurs de l'engagement bénévole et à l'efficacité de l'association, conduit d'ailleurs à la même époque l'Assemblée Nationale, sur la base du riche rapport parlementaire rédigé par Louis Brindeau en 1902, à repousser le projet d'une étatisation du service rendu par l'ensemble des stations littorales[18].

Il ne saurait bien entendu être question de mesurer ou d'opposer les uns par rapport aux autres les différents « corps » des sauveteurs en fonction de l'élément ou des circonstances qu'ils affrontent, tant, on l'a dit, dès la dénomination même, ils n'évoquent au XIXe siècle qu'une seule et même figure de l'individu « courageux et dévoué », « *Courage et Dévouement !* », selon la locution qui désignera à compter des années 1850 les « médailles de sauvetage » accordées par les ministère de la Marine ou de l'Intérieur dès 1820, et connues initialement sous le nom de « médailles des Belles Actions » [19]. Mais si l'onde peut submerger des individus ou des villes, le feu ou l'animal courir vers l'impotent ou le nouveau-né, l'épidémie vers l'infirmier, la

---

[15] Voir notamment : FURET F. et OZOUF J., *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, tome I.

[16] Voir les illustrations ci-jointes.

[17] *Revue philanthropique*, 22, novembre 1907-avril 1908, p. 362.

[18] BRINDEAU L., *Rapport fait au nom de la commission de la Marine chargée d'examiner le projet de loi relatif à l'organisation du sauvetage sur les le littoral de la France et de l'Algérie*, Assemblée Nationale, 1ère séance du 5 juillet 1901, annexe n°2596.

[19] Sur le détail de ces récompenses : CAILLE F., *op. cit.*, chapitre III.

colère océane n'en demeure pas moins pour les hommes du « Siècle du Progrès » un théâtre héroïque où se joue encore quelque chose de la limite, de l'incontrôlable.

> « Ma plaine est la grande plaine ;
> Mon souffle est la grande haleine ;
> Je suis terreur ;
> J'ai tous les vents de la terre
> Pour passants, et le mystère
> Pour laboureur. (...)
> L'homme doit courber sa tête
> Sous la guerre et la tempête
> Et le volcan. »

écrit ainsi Victor Hugo dans sa *Légende des siècles* en 1859[20], Hugo qui transpose et transforme dans son poème *Les pauvres gens* le sauvetage en recueil et adoption de deux orphelins par un couple de modestes marins-pêcheurs, comme si c'était bien une fois encore aux êtres familiers des tempêtes, à peine réchappés d'une nuit d'épouvante, qu'il revenait d'affirmer contre le sort les plus belles parts de l'humaine condition[21]. Poésie, presse, palmarès des associations ou créations de récompenses annuelles (une vingtaine de fondations pour la seule Académie Française de 1866 à 1914), littérature, journaux officiels, et bientôt manuels d'éducation morale et civique de l'école républicaine[22] : l'imaginaire héroïque du drame de mer et de sa négation courageuse se construit dans une circulation d'où émerge, à compter de 1865 et de l'élargissement progressif à l'ensemble des littoraux des stations de secours, la figure des « patrons de canot », ces « captifs du devoir », comme l'écrit le philosophe Alfred Fouillée quelques années plus tard, ces « multirécidivistes du dévouement »[23].

Ainsi, en 1887 encore, Maxime du Camp emprunte-t-il à Victor Hugo – « Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ? / Oh flots ! que vous savez de lugubres histoires, / Flots sombres, redoutés des mères à genoux ! » - pour ouvrir le chapitre consacré au « Canot de sauvetage » dans *La vertu en France*, un ouvrage qui deviendra classique et qui prétend actualiser le vieux projet du recueil d'exemples de

---

[20] HUGO V., « Océan », *La Légende des siècles*, Paris, NRF Gallimard, 1950, p. 541 et 545.
[21] *Ibid.*, p. 647-654.
[22] CAILLE F., *op. cit.*, chapitre II.
[23] FOUILLEE A., « Les transformations futures de l'idée morale », *Revue des deux mondes,* I et III, n° 89, septembre-octobre 1888, p. 852-886 ; n° 95, septembre-octobre 1889, p. 303-330.

vertu pris dans la vie quotidienne[24]. Maxime Du Camp, qui parcourt en 1847 la Bretagne à pied avec son ami Gustave Flaubert (ils en ramèneront *Voyage en Bretagne. Par les champs et par les grèves*), donne ainsi quarante années plus tard en une dizaine de pages un nouveau condensé de l'héroïsme maritime, au travers du portrait de Jean-Louis Fabien, vingt-cinq navires et plus de cent personnes sauvées, premier patron en 1870 du canot de la station de Goury, veilleuse des malheureux saisis par les caprices du raz Blanchard, décoré en 1876 de la Légion d'honneur, et dont Du Camp lui-même prononce l'éloge pour l'un des prix de vertu de l'Académie française en 1885 :

> « Ce serait se répéter indéfiniment que de raconter en détail tous les sauvetages opérés par Jean-Louis Fabien ; qu'il suffise de dire que pas un ne fut accompli sans que sa vie n'ait été en jeu. Rien ne l'arrêta jamais dans ce qu'il considère comme l'accomplissement d'un devoir[25]. »

Et d'évoquer ensuite le départ du patron et de ses hommes en plein cœur de la noce de sa fille le 28 mai 1881 : « Quatre hommes arrachés à la mort ! c'était bien terminer la fête d'un mariage. » Un siècle après Béranger, avec Maxime Du Camp, le dispositif des « Morales en action » ainsi que la philosophie éducative qui les sous-tend s'acheminent vers leur apothéose, une apothéose qui est aussi celle, plus éclatante que jamais, des sauveteurs en mer.

La République du dévouement

A l'aube de la Troisième République, le président du conseil Jules Ferry vient de poser dans sa fameuse *Lettre aux instituteurs* sur l'instruction civique de 1883 un projet qui n'est pas sans rappeler celui de Jean-Jacques Rousseau : « mettre la vérité morale à la portée de toutes les intelligences », première mission d'une école républicaine dont la plus haute ambition, sinon la principale, est de « former ou de réformer une âme libre[26] ». Point de théories, de doctrines, peu de ces « arguments

---

[24] DU CAMP M., *La vertu en France*, Paris, Hachette, 1887, p. 219-220. On notera que Du Camp n'innove guère tant sur le fond que sur les sources revendiquées en regard de *La morale en action ou les bons exemples* (cité plus haut), et alors que l'Académie française publie et envoie à toutes les préfectures et sous-préfectures de France depuis les années 1830 son *Recueil des prix de vertu*, lesquels sont décernés annuellement sous la Coupole.

[25] *Ibid.*, p. 228.

[26] FERRY J., « Lettre aux instituteurs », 17 novembre 1883, *La République des citoyens*, RUDELLE O. (présentation), Paris, Imprimerie Nationale Editions, 1996, tome 2, p. 112-116.

froids (qui) peuvent déterminer nos opinions, non nos actions », qui « nous font croire et non pas agir[27]», a-t-on envie d'ajouter avec Rousseau, mais une pratique d'éveil pédagogique, affirme quant à lui Jules Ferry, où « le livre n'intervient que pour (…) fournir un choix tout fait de bons exemples, de sages maximes et de récits qui mettent *la morale en action*[28] ».

Maxime Du Camp, républicain, a combattu en 1860 aux côté de Garibaldi, mais c'est désormais en tant que récent académicien (il a été élu en 1880), moraliste et croyant, qu'il répond dans l'avant-propos de son ouvrage à l'appel du ministre Ferry, ouvrant à sa manière sur le syncrétisme éthique que permet la reconnaissance du « dévouement », ce « lieu neutre » où s'éteignent pour un instant les colères politiques et religieuses du siècle, cette notion autour de laquelle se rassemblent athées et croyants, laïques et catholiques, philosophes et politiques, une notion surtout à laquelle s'associent désormais étroitement les véritables qualités du peuple de France :

> « A cette heure où les décevantes doctrines du pessimisme semblent être à la mode, où le nom de Dieu est systématiquement biffé dans les livres de nos écoles, il est peut-être opportun de rappeler, par des exemples datant d'hier et d'aujourd'hui, que la vertu n'est pas un vain mot, et que notre nation est toujours animée de cette force d'où naissent les actions qui sont l'honneur même de la créature humaine sur laquelle le souffle divin a passé. Puisse ce livre faire comprendre aux jeunes gens que, dans la vie, ce qu'il y a de meilleur est encore le sacrifice et le dévouement, sans quoi l'on n'a ni véritable grandeur, ni satisfaction de soi-même[29]».

Les sauveteurs en mer, à mesure qu'ils accèdent à cette notoriété qui les portera régulièrement aux « Unes » illustrées des suppléments dominicaux de la presse populaire, que le *Petit Journal*, vite imité, lance au début des années 1890[30], ne se trouvent pas seulement enrôlés, on l'aura compris, dans des débats de pédagogues ou des rêveries de philosophes. Pour un temps encore, ils demeurent l'un des points focaux les mieux établis d'une morale sociale où la possibilité du sacrifice définit la plus haute conception du sens de soi, un privilège qu'ils conserveront sans doute plus clairement jusqu'à ce que la motorisation des navires, sans réduire la

---

[27] ROUSSEAU J-J., *op. cit.*, p. 648.
[28] FERRY J., *op. cit.*, c'est nous qui soulignons.
[29] DU CAMP M., *op cit.*, p. VI. A rapprocher du discours d'Ernest Lavisse le 8 mai 1898 à l'assemblée générale de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés : CAILLE F., *op. cit.*, p. 211-212.
[30] Sur les scènes de sauvetage illustrées durant la première décennie de cette publication : CAILLE F., *op. cit.*, chapitre I et cahier iconographique.

portée de leur engagement, en modifie néanmoins la rigueur et les plus sombres des alternatives[31] ; à mesure aussi que, dans le geste de secours maritime, comme dans l'économie morale plus vaste de l'assistance aux personnes en péril, c'est d'abord vers l'acte d'humanité, qu'il engage ou non directement l'existence du sauveteur, ou pompier, ou secouriste, urgentiste, et plus tard *french doctors*, que se portera le regard. Reste néanmoins, au final, que la mobilisation à la fois personnelle et collective qui permettra l'équipement en stations de sauvetage du littoral français n'aurait probablement pas suivi les mêmes cheminements institutionnels et sociaux si elle n'avait pu s'appuyer aussi sur la contribution financière d'un public sensibilisé, des bancs de bois des écoles aux affiches des kiosques à journaux, à la leçon civique muette, mais justement « en actions », des sauveteurs en mer.

En des temps où, dès Victor Hugo, le naufrage est la grande métaphore – naufrage de la moralité, des élites, de la religion, des institutions et de la politique, naufrage aussi de ce « scepticisme » qui porte à douter de tout, « même du devoir et de la vertu » écrira l'historien Ernest Lavisse, le grand « instituteur national[32] », familier des assemblées générales de la Société Centrale des Naufragés, et qui rassemble lui-aussi sous le pseudonyme de C. Français sa *Morale vécue (Famille Patrie Humanité)*[33]- le sauvetage en mer, le « dévouement maritime » faudrait-il dire plus exactement, donne à la pédagogie, comme à une certaine métaphysique, une image de la possibilité de la persistance d'un idéal, de la « vérité » du « Bon » et du « Bien »[34].

---

[31] L'évolution est explicite notamment dans le roman à succès de l'écrivain populaire Roger Vercel *Remorques* (Paris, Albin Michel, 1935), qui sera porté à l'écran en 1941 avec Jean Gabin dans le rôle principal : « Car si Renaud avait de bon cœur risqué déjà vingt fois d'aller au plein pour sauver l'équipage d'un bateau condamné à couler, il n'était point, comme ceux des canots de sauvetage, un sauveteur désintéressé. Ce qu'il voulait avant tout, c'était ramener à quai le bateau malade afin de pouvoir lui présenter la note. » (p. 66-67).

[32] NORA P., « Lavisse, instituteur national », dans *Les lieux de mémoire*, NORA P. (dir.), édition Quarto Gallimard, 1997, Tome 1, p. 239-275.

[33] FRANCAIS C. (Pseud. LAVISSE E.), *La morale vécue (Famille- Patrie- Humanité)*, Paris, Delagrave, 1910.

[34] Voir notamment, au sein d'un vaste corpus, les articles cités de ce « philosophe quasi-officiel de la République » qu'est Emile Fouillée : « Que quelqu'un se noie pour sauver un autre qu'il est démontré impossible de sauver, il y aura deux victimes au lieu d'une. Encore ce dévouement inutile serait-il une protestation contre la nécessité brutale. Mais la substitution effective d'une victime à une autre, quand elle est possible, est une première victoire, faute de mieux. Le dévouement sous toutes ses formes est par lui-même et à lui seul autant d'enlevé aux lois brutales du monde matériel. » (*op. cit.*, 1889, p. 329). Un exemple de convergence à l'un des extrême du spectre politique : DUHAMET F., « Le dévouement », *La République révolutionnaire*, Paris, Auguste Ghio, 1889, p. 336-339.

Dans l'histoire des idées qui ont participé de la construction de la France contemporaine, à la charnière de nouvelles sensibilités et d'innovations humaines dans le quotidien des associations et des stations, et par-delà le brouillard d'une éducation ou d'un vocabulaire qui ne sont plus tout à fait les nôtres, il n'est donc pas excessif de souligner la place des sauveteurs en mer, encore trop négligée des travaux s'attachant à la généalogie de « l'humanitarisme » moderne[35]. Car si l'impact sur les sauveteurs du passé des leçons des Rousseau, Béranger, Ferry, Du Camp, Lavisse et autres, nous est certes inaccessible, il demeure possible de vérifier, au plus près de nous, l'importance des dimensions affectives et imaginaires dans la forme d'engagement ici considéré, en même temps peut-être que l'écho d'une valorisation morale et civique qui fut sur plus d'un siècle sans beaucoup d'équivalent. Au terme d'une enquête au sein de la Société Nationale de Sauvetage en Mer remise en juillet 2000 au ministère de l'emploi et de la solidarité, la sociologue Patricia Thibaudeau concluait ainsi :

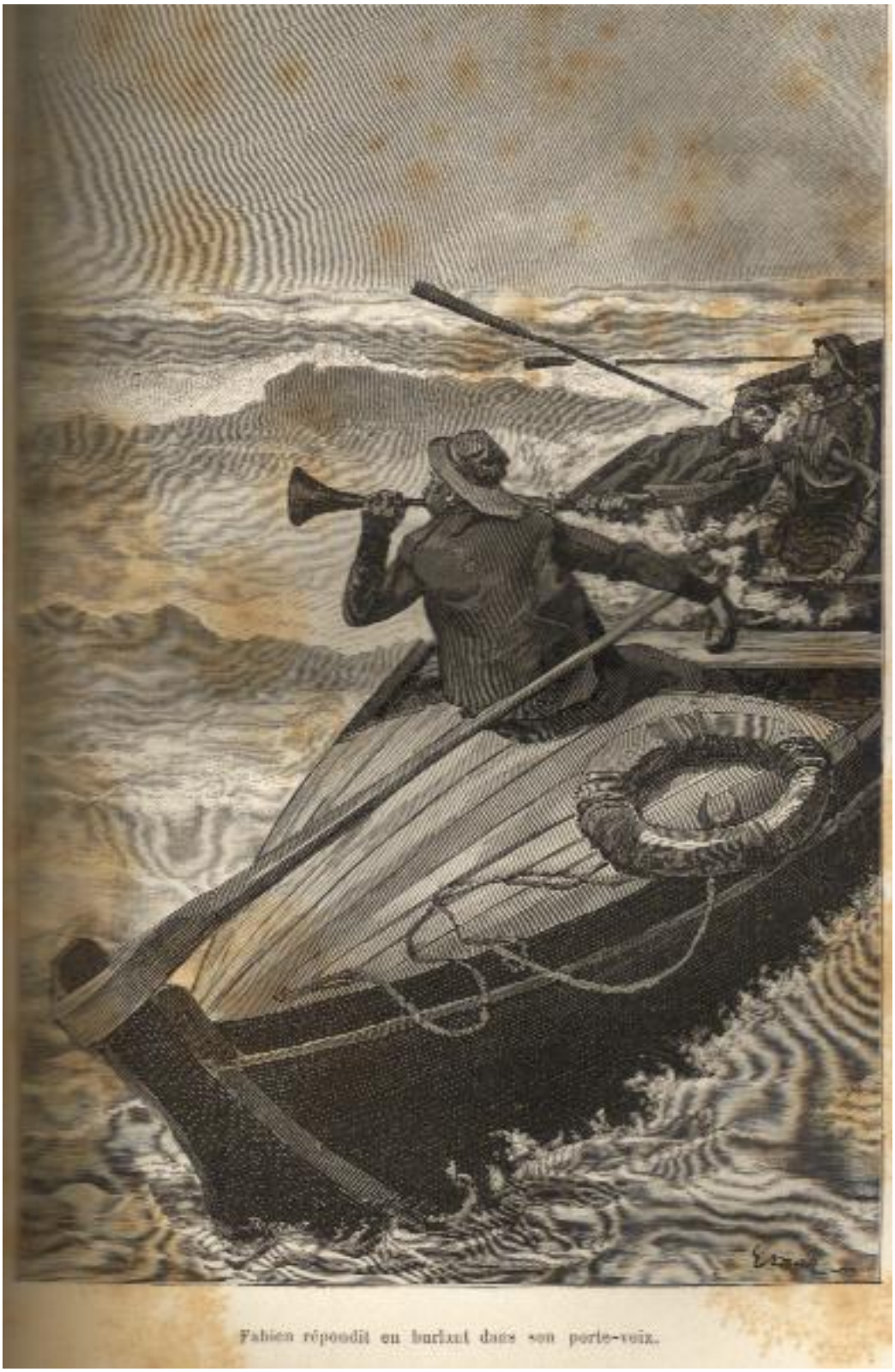
> « Les jeunes n'entrent donc jamais au sauvetage par hasard. Chacun d'entre eux a pour dessein de suivre les traces d'un proche, qu'il soit dans sa famille, ou dans son entourage géographique. Dans tous les cas, le rêve et l'espoir de leur ressembler un jour entrent en premier lieu dans leur motivation. On entre au sauvetage d'abord parce que l'on veut ressembler à une personnalité de la famille ou du voisinage : cette personnalité a été présentée comme quelqu'un d'exceptionnel, de louable, et c'est son exemple qu'il veut suivre, et devenir, à son tour, exemplaire[36]. »

---

[35] Pour un aperçu de la bibliographie : RYFMAN P., « Vers une 'école française' d'analyse de l'humanitaire ? », *Revue internationale et stratégique*, n°47, automne 2002, p. 133-144 ; MAILLARD D., *L'humanitaire, tragédie de la démocratie*, Michalon, 2007.

[36] THIBAUDEAU P., *Les sauveteurs en mer resteront-ils des bénévoles ? L'adaptation d'une institution centenaire à la modernité*, ministère de l'Emploi et de la Solidarité, juillet 2000, p. 127.

Bois gravé de colporteur extrait de : HELOT R., *Canards et canardiers en France et principalement en Normandie. Étude accompagnée de 14 réimpressions de grands bois populaires ayant servi à illustrer des canards*, Paris, Librairie Historique Alph. Margraff, s.d. (1932).



DU CAMP M., *La vertu en France*, Paris, Hachette, 1887.

Le Petit Journal

TOUS LES VENDREDIS
Le Supplément illustré
5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes

TOUS LES JOURS
Le Petit Journal
5 Centimes

Deuxième Année — SAMEDI 28 NOVEMBRE 1891 — Numéro 53

Les dernières tempêtes

(UN SAUVETAGE AUX SABLES-D'OLONNE)

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHAQUE JOUR — SIX PAGES — 5 CENTIMES
Administration : 61, rue Lafayette

Le Supplément illustré
CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

5 Centimes SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 Centimes

Le Petit Journal militaire, maritime, colonial..... 10 cent.
Le Petit Journal agricole, 5 cent. ❖ La Mode du Petit Journal, 10 cent.
Le Petit Journal illustré de La Jeunesse..... 10 cent.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

ABONNEMENTS

	six mois	un an
Seine et Seine-et-Oise	3 fr.	3 fr. 50
Départements	3 fr.	4 fr.
Etranger	3 50	5 fr.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Seizième année — DIMANCHE 2 JUILLET 1905 — Numéro 765

DANS LES PARAGES DE L'ILE DE SEIN

Le canot « Amiral-Barrera » de la Société centrale de sauvetage aux naufragés se portant au secours d'un navire en perdition

CHOCOLAT POULAIN
GOÛTEZ ET COMPAREZ
Qualité sans Rivale.
10 - SAUVETAGE

CHOCOLAT POULAIN

Goûtez & Comparez
Qualité sans rivale

Médailles d'Or - Hors Concours - Diplômes d'Honneur
MEMBRE DU JURY

LA MÉDAILLE DE SAUVETAGE

Cette décoration a été instituée en 1815, en faveur des personnes qui se distinguent par des actes de courage et de dévouement.

Depuis le second Empire, les médailles de sauvetage sont divisées en quatre classes : deux médailles en or, de première et de seconde classe, et deux médailles en argent, également de première et de seconde classe.

Elles se portent attachées à un ruban tricolore : bleu, blanc et rouge.

LES DÉCORATIONS FRANÇAISES & ETRANGÈRES : 1re Série composée de 10 Sujets, éditée et mise en relief par la
CHOCOLATERIE POULAIN.

Cadeau publicitaire début XXe siècle (coll. F. ANGLEVIEL).